

# Les jeunes lectures durent toujours

par Christian Bruel

Après un rappel des principaux enjeux culturels liés à une littérature accessible aux très jeunes lecteurs, Christian Bruel propose l'analyse de trois albums récents. Il montre pourquoi ces albums nous importent et comment ils nous transforment, petits et grands.

Cet article reprend des extraits d'une communication faite par Christian Bruel dans une journée d'études « Premières Pages » Salon régional « Livres et Petite Enfance », organisée par l'association « Jeunes lectures », les 4 et 5 mai 2002 à Nancy.

Le texte intégral figure dans les Actes de cette journée professionnelle. Nous remercions les organisateurs et Christian Bruel de nous avoir autorisés à les reproduire.

Parce que les poètes éclairent le chemin mieux parfois que d'autres humains, je voudrais me placer sous les feux croisés de René Char et de Bernard Noël. Une phrase du premier est troublante : « supprimer l'éloignement tue ». Voilà l'attachement et le lien placés sous une lumière singulière.

Aux côtés de René Char et de son « supprimer l'éloignement tue », je voudrais placer Bernard Noël quand il écrit : « Le trouble est la condition du sens ». J'y reviendrai.

Si l'on considère, du point de vue qui nous intéresse aujourd'hui, les interactions entre l'enfant, le système social et le livre, un élément se révèle primordial : la prédiction. Avancer dans l'existence et lire nécessitent le développement d'une grande capacité de prédiction. Il est raisonnable, dans la vraie vie, de pronostiquer que telle personne qui avance à notre rencontre, en souriant, main tendue, souhaite nous serrer la main. La probabilité de recevoir une gifle est faible. En tout cas, il faut apprendre à le croire afin de pouvoir vivre. L'environnement humain du tout-petit l'aide à construire de tels systèmes de prévisions.

Et les livres participent aussi de cette construction. Lire, c'est émettre des hypothèses, valider des systèmes d'hypothèses et pouvoir anticiper.

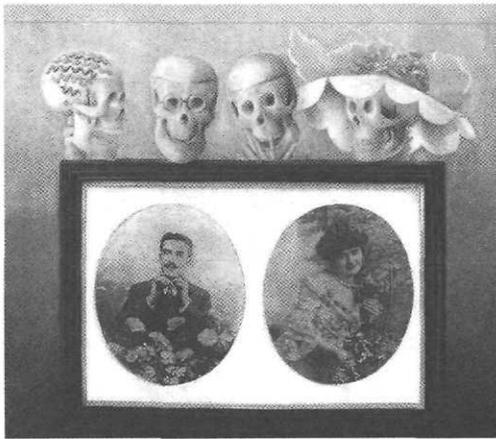
Un album qui déconcerterait le lecteur page après page en lui interdisant toute espèce de pronostic, un livre dont l'hétérogénéité serait le principe, tant en ce qui concerne la forme que le fond, un tel livre aurait fort peu de lecteurs. Car l'horizon d'attente du lecteur ne saurait être constamment floué. Il faut que, entrant dans un livre avec le début d'un commencement de projet (dont il ignore généralement tout), le lecteur soit un tant soit peu comblé. Mais dans le même temps, l'imprévisible reste indispensable. La cohabitation nécessaire, au sein de l'œuvre, de l'attendu et de l'imprévisible, fait appel aux talents conjugués de l'auteur et du lecteur. Et la clef de ce paradoxe apparent, c'est que la machine à produire du sens, quand elle est réussie, propose un imprévisible qui se révèle, après coup, motivé. L'imprévisible motivé... Il me semble que nous devons aider les jeunes lecteurs à entrer dans ce jeu. En l'acceptant nous-mêmes, en admettant le côté rusé d'une œuvre de l'esprit, d'un livre (« Soyez rusé, Claude » conseillait Albert Cohen au jeune écrivain Claude Roy). Il y a de la manipulation, de la prestidigitiation dans un album réussi. On a marché ? Rien n'est plus normal, ce n'est pas grave. Au contraire. Et la jubilation du lecteur n'est pas moindre quand, à rebours, l'imprévu peut lui apparaître motivé. Je dirais même, en passant, que le médiateur efficace d'un livre auprès d'un jeune public, ne doit pas être la victime, en temps réel, si j'ose dire, de la mécanique du livre. Parfois, dans une bibliothèque ou dans certains lieux d'ac-

cueil de l'enfance, un parent ou un éducateur saisit un album, souvent brandi par un enfant demandeur et l'adulte de dire : « Ah, celui-là, je ne le connais pas, on va le lire. » Et d'oraliser en tournant les pages. Alors, nombre des pièges du livre referment leurs mâchoires sur l'adulte téméraire. Mieux vaut généralement, avoir ce « pas d'avance » évoqué par Paul Valéry pour ne pas trébucher d'emblée.

Ce sont des banalités mais j'insiste sur l'importance de ces jeux de l'imprévisible motivé. Et je teinte ce rapport d'un peu du trouble emprunté à Bernard Noël. La connaissance acquise des ressorts d'une œuvre n'en évacue pas le trouble pour autant. Nous devons rester troublés par l'objet culturel dont nous facilitons l'accès. J'ai beaucoup étudié « Le Petit Chaperon rouge » : Perrault, les frères Grimm, les différentes occurrences locales du conte, ses parodies, les analyses et les psychanalyses du texte... Reste que quand je raconte à nouveau « Le Petit Chaperon rouge », le trouble est toujours là, intact me semble-t-il. Au-delà d'un imprévisible toujours plus motivé, et grâce à lui, le trouble reste la condition du sens.

C'est ce que je vais essayer de voir à travers la lecture commentée de trois albums.

Le premier a un titre fort long : *Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire ?* Le texte est de Vincent Ravalec et Anne-Marie Adda a réalisé des images qui ne sont pas, on le verra, de simples illustrations. Ce livre décoiffant, troublant, qui échappe toujours un peu, a été publié au Seuil Jeunesse en 2000. Je vous propose d'y



suivre plus tard le traitement du motif de l'éloignement. Voilà un bel exemple du trouble suscité par un album.

Voici les premières et dernières lignes du texte (à noter les variations de la taille et de la graisse des caractères de certains mots).

« Sur le bord de l'épouvante, étaient posés **quatre** crânes, immobiles et souriants.

“ Ne t'inquiète pas, disait maman. Sois sage **et je reviendrai te voir.**”

Elle ferma la porte **et...**

Un des crânes disait :

“ Tu te souviens de notre nom ? Nous sommes les quatre crânes. Nous sommes là pour te **parler**, et pour te **ras-surer.**

Car tu sais qu'elle **ment** ? énonçait le deuxième crâne.

Tu sais qu'elle est partie pour **tou-jours**, susurrail le troisième crâne.

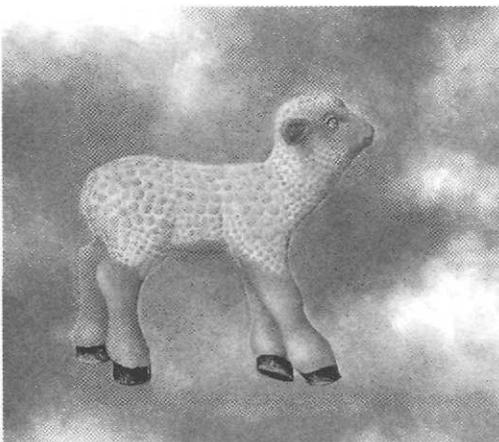
Tu sais qu'elle ne reviendra **jamais**, concluait le quatrième ”.

[...]

Car, même si elles vont au cinéma, les mamans, tout le monde le sait, finissent toujours par revenir et **n'abandonnent jamais** leurs **petits garçons.**

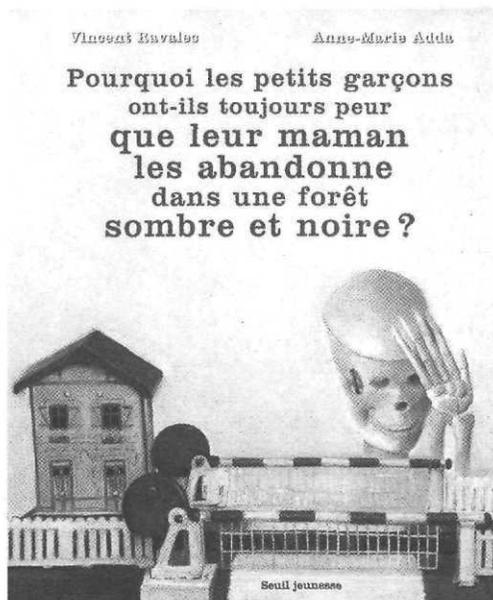
**C'est évident.** »

Voilà l'évidence la moins évidente du monde ! Voyez ce ciel façon René Magritte, tout en inquiétante familiarité où flotte un mouton-jouet en caoutchouc, un peu usé : voyez les sabots dont la peinture est légèrement écaillée. « C'est évident » énonce le texte... Mais c'est si peu évident qu'il faut se hâter de le proclamer. Que penser de l'innocence d'un mouton, victime potentielle, dans un ciel trop serein qui rassure si peu ?



*Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire ?*, ill. A.M. Adda, Seuil Jeunesse

L'album joue sur la flexibilité du lien et sur les tensions que provoque l'éloignement. De plus, et ce n'est pas là sa moindre qualité, cet album est l'un des rares, parmi les livres contemporains pour la jeunesse, à proposer une figure féminine qui ne soit pas seulement mère mais aussi femme. Qu'une figure féminine se révèle comme étant aussi une femme dès qu'elle n'est plus exclusivement la mère suffisamment bonne, et voilà la narration qui bascule dans un certain délire. Comme le soulignait René Diatkine, le début de l'imaginaire chez le tout-petit, correspond à l'acceptation toujours douloureuse d'un éloignement provisoire de la mère et, simultanément, à la représentation de cette mère éloignée, dispensant à d'autres les soins et attentions qu'elle lui réserve habituellement. Dans cet album cela va même un peu plus loin. La mère absente devient une proie, un être vulnérable. Elle est susceptible de devenir la victime inconsciente des mâles... Une femme que l'enfant serait incapable, beau renversement, de protéger ! Relisons le passage : « Nous connaissons très bien ta maman (...) Nous dînions en sa compagnie. Elle était très belle et riait... pendant ton horrible cauchemar (...) ». Les causes et effets du cauchemar évoqué sont entremêlés. L'abandon, même momentané (ou imaginé) de l'enfant par la mère ne peut être vécu que comme une trahison. Et cette « trahison » dont la mère serait coupable, mécaniquement, met la femme en danger. Fait rare dans le champ littéraire de l'album, ce livre rentre bille en tête dans les représentations consensuelles généralement un peu béates, un peu mielleuses et un rien impérialistes de l'attachement.

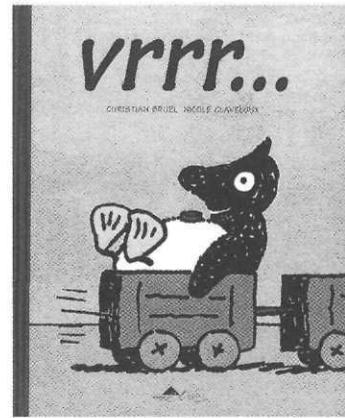


*Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire ?*, ill. A.M. Adda, Seuil Jeunesse

Il y a incontestablement trouble. La part obscure du lecteur (en a-t-on jamais terminé avec l'abandon ?) et la polysémie du propos vont de concert. J'ai souvent rencontré, parmi les professionnels de la petite enfance, un rejet de ce livre. Peut-être faut-il dépasser une première réaction, un premier trouble. Il y a dans cet album, comme dit Maurice Blanchot à propos du roman, de la « mauvaise foi ». Il y a quantité de leurres dans le système-même de ce brûlot. Et ceci dès la couverture ! Le point d'interrogation du titre masque en fait une série d'assertions gigognes contestables. Ainsi cette peur attribuée vaudrait pour tous les petits garçons ? Et qu'en est-il s'agissant des petites filles ? Les « petits » seulement ? Grandir protégerait-il de cette épreuve ? D'autre part, est-ce vrai pour toutes les mamans ? Et pour les papas ? Quant à la « forêt sombre et noire », annoncée dans le titre-leurre, il n'en sera jamais question dans l'album. Le fil des pages montre que l'abandon en forêt figuré des contes classiques (dans Hansel et Gretel, par exemple) peut revêtir d'autres atours... Bref, vous l'aurez compris, non seulement ce livre me convient, mais de plus, il me semble emblématique d'un certain type de relation au lecteur considéré comme un lecteur à part entière et non plus comme le simple représentant de sa classe d'âge... Ce livre « parle » profond. Il emprunte des détours narratifs, des articulations originales du texte et des images qui n'élucident pas un sujet mais font miroiter les facettes d'une situation universelle.

À l'évidence, dans ce livre il y a un jeu texte-image extrêmement fort. La langue utilisée est assez peu symbolique. Les choses sont dites d'une manière qui peut

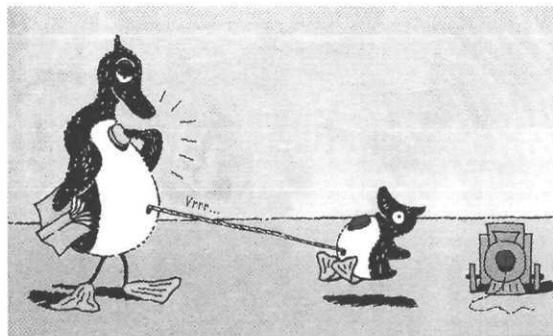
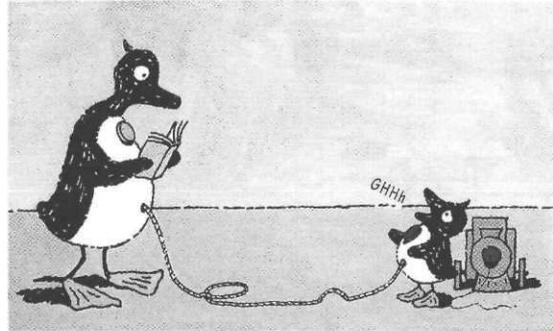
sembler assez crue. Quant aux images, elles participent d'un univers à la fois un peu désuet (jouets et jeux d'avant 1950) et dont la « réalité » n'est pas avérée : les crânes grotesques, la porte sur le fond de ciel, etc. Entrer dans le système de l'album, chercher à en comprendre les mécanismes producteurs de sens, c'est assez vite découvrir un album plus subtil qu'il n'y paraît de prime abord. Il est même assez drôle. Je l'ai lu récemment avec des enfants d'une classe de C.P. qui étaient morts de rire. Bien sûr, ils se protégeaient sans doute en riant trop fort, mais peut-être étaient-ils un peu sensibles au côté vaguement mexicain des représentations qu'il véhicule. On y « joue » avec des squelettes qui n'en sont pas, avec une mort feinte, avec des jouets étranges et familiers représentés par le biais d'un traitement graphique qui en accentue le côté inquiétant. Dans un contexte macabre surjoué, les osselets peuvent sembler renouer avec leur origine : ces os de mouton avec lesquels les Romains pratiquaient des jeux d'argent. D'autres correspondances sont moins manifestes. Elles semblent faire appel à une dimension subconsciente. Le texte « Ah ! s'étonnaient les crânes, tu ne nous crois pas, mais pourquoi as-tu peur ? » est accompagné (à moins que ça ne soit l'inverse !) de cette représentation d'un accessoire du jeu de plage appelé le diabolo, si je ne me trompe. Et le mot diabolo a quelque chose à voir avec le diable (diavolo) ! Sur l'autre page, les crânes poursuivent « Pourquoi trembles-tu ? » quand un yo-yo est l'image associée. Sans vouloir jouer mon Freud à la petite semaine, nous sommes devant une parodie discrète du *for-da*, le fameux jeu de la bobine jetée et récupérée sans cesse par

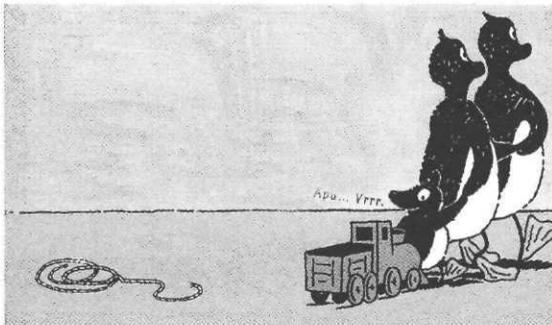
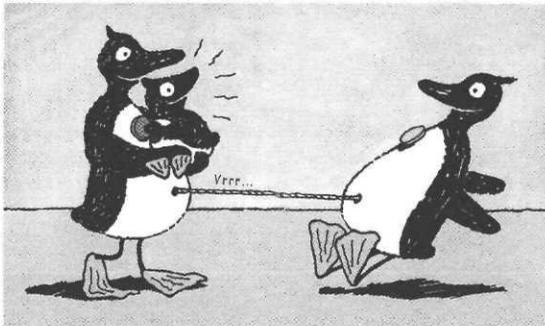
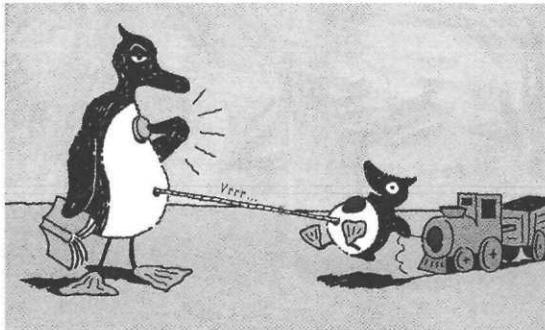


un enfant, jeu décrit par le psychanalyste viennois. Le va-et-vient ludique a ici partie liée avec l'éloignement et le retour espéré de la mère, sur un fond d'anxiété « diabolique ».

Abordons maintenant un autre livre, un ouvrage complètement différent : *Vrrr...* que j'ai publié aux éditions Être en 2001. Les images sont de Nicole Claveloux.

Le plat de couverture présente un petit pingouin assis à l'étroit dans le wagonnet d'un train en bois. Des pattes palmées sont semées sur les pages de garde. La première double page montre un grand pingouin et un petit pingouin. Un épais et long fil les relie, ventre à ventre. La poitrine du grand est équipée d'un bouton jaune, celle du petit d'un bouton rouge. Comme dans ce jouet de salle de bain où l'on écarte deux crocodiles qui flottent à la rencontre l'un de l'autre parce que le cordon se rembobine dans le ventre du plus gros. En fait, ici, on verra que chacun peut rembobiner ou dévider le cordon à sa guise. Le grand lit un ouvrage, et le petit attire son attention : « Ghhh ! » Le grand baisse son livre. Avec un air un peu las, il appuie sur le bouton, et « vrrr »... Le petit est attiré. Tendresse et bisous « Mmm ! » Lien et attachement, donc. Mais vous savez comment sont les petits : ils veulent à la fois le bisou et le train. Donc, « Crrr », le petit, posé à terre, se dirige vers son train, en dévidant le cordon. Le voilà qui sort du champ, par la droite de l'image. Dans un album, l'espace délimité par la page fait sens. Sortir du champ de la page, c'est aussi échapper à la vision du grand resté dans l'image. Lequel, s'il souhaite l'autonomie du petit, s'inquiète assez pour rembobiner. « Vrrr ». Le petit n'a pas lâché le train,





Vrrr..., ill. N. Claveloux, éditions Être

cette fois ! Et puisque le petit a l'air d'être apaisé, le grand, affichant un large sourire s'éloigne à son tour, discrètement, pour reprendre sa lecture interrompue. Et c'est le petit qui, ne voyant plus le grand, appuie sur son propre bouton rouge. Vrrr... L'attendu se produit. Le grand pingouin, brusquement tiré de sa lecture, est attiré vers le bord gauche de la page... Surprise ! Au bout du cordon, c'est un autre grand qui attire le pingouin au livre, tandis que le petit, hilare, est dans ses bras. Pour les jeunes lecteurs, aucun doute : c'est le papa ! Simple projection, car nous avons pris soin de ne pas caractériser sexuellement les personnages. Peu importe, d'ailleurs. J'aime bien la fin : « Apu vrrr... », proclame le petit. Le long fil est amassé, en un tas sur le sol, abandonné. Le trio s'éloigne, se tenant par le bout des ailerons. Le lien perdue, différent. Seul le train a conservé sa ficelle de traction.

Dans les albums, la langue des faits et la langue du récit s'entrelacent sur l'espace imprimable. Cet espace a une vraie vertu, il installe du temps maîtrisable. L'écart entre le texte et les images, à mille lieues de la pauvre redondance, repose sur une grammaire et une syntaxe. Le code linguistique (fondamentalement arbitraire) et le code iconique (fondamentalement analogique) tricotent alors leurs puissances et leurs impuissances relatives. C'est la force de l'album. Les arêtes peuvent se révéler vives pour le lecteur... Mais on n'apprend pas la menuiserie avec une scie en chocolat !

Lançons-nous maintenant dans une lecture de cet album, *Bonne nuit Tommy*, dont Rotraut Suzanne Berner a réalisé le texte et les images. La couverture aiguisé

l'appétit. Le titre pourrait annoncer un livre ordinaire à propos du couchage, un de ces livres « faits pour servir », plus ou moins remboursables par la Sécurité sociale, faits pour accompagner et faciliter des moments-clé de la vie familiale. Pourtant l'horizon d'attente convoqué par le titre est immédiatement perturbé par l'image de couverture de *Bonne nuit Tommy*. Le grand lapin anthropomorphe qui guide la déambulation d'un petit lapin en grenouillère porte autour du cou un lacet d'où pend un sifflet. Les papas ayant rarement un sifflet lors du couchage de la progéniture, voilà qui annonce de l'inédit.

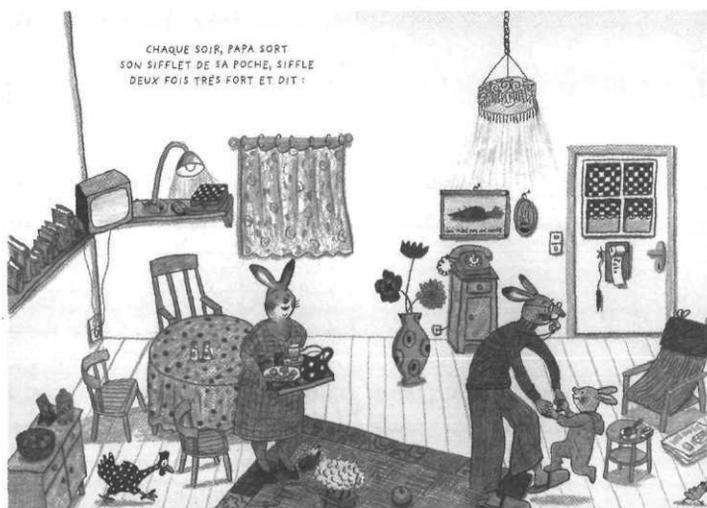
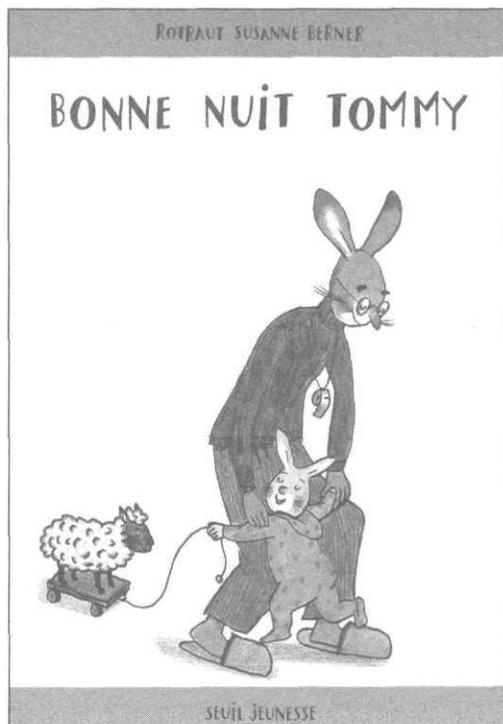
« Chaque soir, quand il fait nuit dehors, papa dit : allez, bonhomme, on y va !

- Non, dit Tommy, pas moi ! »

Pas lui ? Examinons l'une des règles du rapport lecteur-fiction, règle qui a été énoncée par Marie-Laure Ryan qui parle de la fiction littéraire en général, mais cela me semble valoir pour les œuvres accessibles aux petits. Elle s'intéresse à la notion d'« écart minimal » en montrant comment on apprend toujours en lisant du littéraire, y compris dans les fictions extrêmement simples.

« Ce principe de l'écart minimal demande que nous interprétions le monde de la fiction comme étant aussi semblable que possible à la réalité telle que nous la connaissons. Cela signifie que nous projetons sur le monde fictif tout ce que nous savons du monde réel, et que nous n'opérons que des ajustements strictement inévitables. »

Donc, en l'absence de prescriptions contraires, le lecteur attribue à tout être romanesque, et à toute situation de type fictionnel, des propriétés que ce lecteur a personnellement dans le monde réel, sa propre carte du monde. En fait, on



grandit avec les fictions parce que, tout au long de notre vie de lecture, on prête sa propre carte du monde à l'univers qui nous est proposé, jusqu'à preuve du contraire. Et l'on n'ajuste que ce qui est strictement nécessaire.

« Non, dit Tommy, pas moi »... Le « pas moi », référé par le jeune lecteur à son expérience personnelle et/ou à sa connaissance des représentations familiales dans les livres, laisse entendre d'une part que la situation peut générer un conflit et qu'il pourrait y avoir d'autres enfants à coucher. Et du coup, le lecteur peut être conduit à regarder l'image avec beaucoup d'attention pour valider telle ou telle mini-hypothèse. Il y a ici, au premier plan, une poule noire à taches blanches. Elle est jolie. Livre de jeunesse + poule + problématique du couchage... Qui ne serait pas tenté de chercher un ou plusieurs poussins ? Il y en a justement un caché derrière le pot de fleurs ! Premier indice visuel d'un isomorphisme. Comme avec la petite souris des dessins de Plantu en première page du journal *Le Monde* ou la coccinelle chez Gotlib, une « petite » histoire parallèle vient souligner le non-dit, les tensions déplacées de la « grande ». La résistance vite abandonnée de Tommy se prolonge, par procuration, dans celle du poussin qui, à son tour, va succomber aux charmes du rituel de couchage.

Des petits jeux culturels, cachés ici et là, échappent probablement à nombre de jeunes lecteurs. Peu importe. « Ceci n'est pas une carotte » évoque bien sûr le « ceci n'est pas une pipe » de René Magritte. Cet affleurement d'une image ancienne dans l'image actuelle s'appelle l'inter-iconicité. D'autres exemples d'allusions à des tableaux figurent plus loin : *L'angélus* de Millet ou la citation

parodique d'une toile coquine de l'École de Fontainebleau.

« Chaque soir, papa sort son sifflet de sa poche, siffle deux fois très fort et dit : ... ». Que dit-il ? Il faut tourner la page : « Attention, attention ! Départ en voie n°1, l'express-pantoufle entre en gare ! En voiture, s'il vous plaît, et on ferme les yeux ! » Le texte lève l'ambiguïté : le jeu du couchage est conduit par le papa-chef de gare qui organise le train du sommeil.

Les plus grands parmi les lecteurs pourront déceler, entre texte et contexte, l'affleurement inter-textuel d'une phrase chère aux surréalistes : « Le train ne peut partir que les paupières fermées ». La fécondité de ces « petits » livres réside dans la stratification et l'emboîtement des niveaux d'entrée.

Le trouble et la jubilation enclenchent une empathie suffisante pour donner un avenir à chaque nouvelle lecture.

Tommy, juché sur les pantoufles de son père, est ainsi déplacé pas à pas vers une porte... Vous connaissez certainement une scène voisine : chez Anthony Browne, dans *Anna et le gorille*, la petite Anna danse avec le gorille, debout sur les pieds de son père de substitution, comme font tous les jeunes enfants lors des fêtes familiales. J'attire votre attention sur la poule qui suit le père-lapin, son petit sur le dos, en direction d'une porte qui n'est pas celle de la chambre mais celle de la cuisine. L'attente du jeune lecteur dépendra de son expérience directe ou littéraire de l'enchaînement spatial des pièces d'une maison. La salle à manger et la cuisine sont des pièces distinctes dans l'album. La chambre de Tommy est immense...

« Premier arrêt, Mangeville », avait dit le

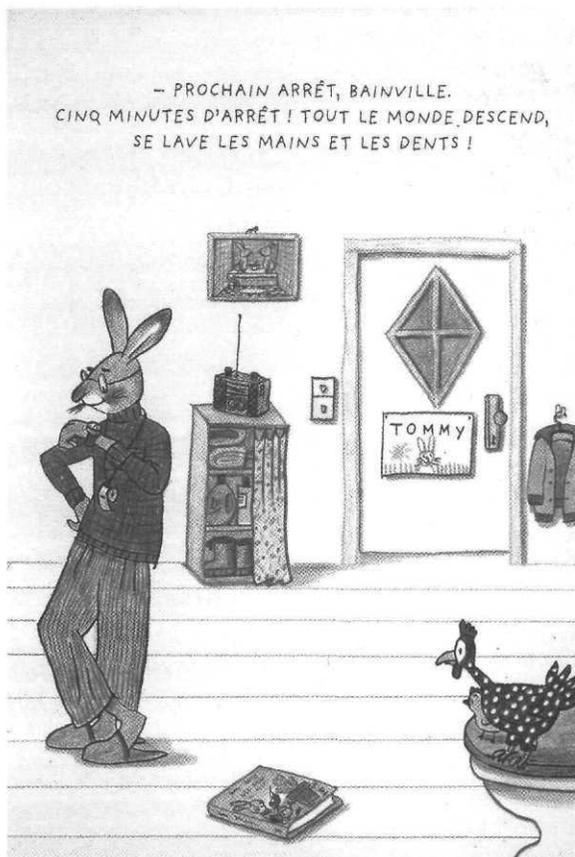
père dans la double page précédente  
« Premier arrêt, Mangeville », crie papa.  
On ouvre la bouche, et on fait attention  
aux annonces.

« (...) Bonne nuit, Tommy, dit maman,  
Voici encore quelques provisions pour le  
voyage. »

La maman n'est pas étrangère au rituel.  
Elle joue le jeu, comme la maman-poule  
dans *Les Épinards* de Claude Ponti. La  
provision de bouche présentée par sa  
mère à Tommy est une carotte. Dans le  
même temps, la poule attendrie regarde  
son poussin qui picore dans une écuelle.  
Nouveau parallèle entre les deux histoires.  
Je passe rapidement sur l'arrêt dans la  
salle de bain. Pointons simplement les  
airs ahuris de la poule et de son petit  
quand il est question de se laver les  
dents ! Le père, impatient, un vrai chef  
de gare, à cheval sur les horaires, chro-  
nomètre son fils, de visu. Pas question  
pour Tommy d'user du subterfuge d'un  
autre Tomi, Ungerer celui-là. Dans *Pas de  
baisers pour maman*, le petit chat frotte  
la brosse à dents sur le rebord du lavabo  
« Attention, attention ! crie papa, le sifflet  
à la bouche, tout le monde en voiture, et  
on ferme les yeux, s'il vous plaît ! »  
Allez-donc parler distinctement avec un  
sifflet dans la bouche ! Le texte n'invite-  
t-il pas l'adulte à chuintier le texte ?

Dans la plupart des albums évoquant le  
couchage, et souvent dans la vraie vie,  
les grands calment progressivement le jeu :  
ici, rien de tel. Le papa, à trois mètres du  
but, lance Tommy à travers la pièce en  
direction du lit ! La surprise amusée du  
lecteur semble partagée par les jouets de  
Tommy, qui, sagement rangés dans le lit,  
écarquillent les yeux.

Les tiroirs inégalement entr'ouverts de la  
commode forment un petit escalier. La  
poule et son poussin ont ainsi pu accéder



à une petite fenêtre, ouverte sur la nuit. Vingt minutes plus tard, les tiroirs sont fermés, le rideau tiré masque complètement la fenêtre restée ouverte. Poule et poussin ne sont plus visibles. « Bonne nuit, Tommy, dors bien », « Bonne nuit, papa. ». Mais la fin de l'histoire n'est pas celle du livre ! Reste à découvrir la vignette sur le plat quatre de la couverture. La maison est vue depuis l'extérieur.

La poule veille, blottie sur le bord de la fenêtre, le poussin endormi sous son aile noire et blanche. La fenêtre restée ouverte, autorise un éventuel retour dans la chambre. Seul le léger rideau assure à la fois l'intimité de chacun, la frontière entre le dehors et le dedans, mais aussi la possibilité conservée de passer d'un univers dans l'autre.

Ce livre fait du bien. Et, bonne nouvelle, il va de pair avec son double, *Bonjour Tommy*, album dans lequel c'est la maman qui mène un rituel d'éveil aussi réjouissant et attendrissant. De plus, chaque lecteur, désormais familier des personnages, jouets et meubles, pourra suivre les évolutions. Un double régal, en miroir. L'éditeur hollandais des versions originales de ces albums, Quériido, a publié simultanément le troisième titre de cette magnifique façon de donner sens aux séries, souvent honnies à juste titre. Le réseau, les connexions d'un livre à l'autre, les systèmes de renvois internes à l'œuvre d'un même auteur et ceux qui la relie à d'autres livres du domaine ou à d'autres secteurs de l'existence, bref tout ce qui fonde véritablement un objet culturel, tout cela participe d'une prise en compte du jeune lecteur comme un lecteur à part entière, admis sans réserve dans la communauté des faiseurs de sens.

Nombre d'adultes sont décontenancés par de tels albums. Ils peinent à aider les enfants à faire du sens avec eux. Mais je crois que quand on les lit à un enfant, il ne faut pas être obsédé par la fidélité au texte tel qu'il est imprimé. On peut, alternativement, l'oraliser fidèlement, le paraphraser, en faire l'impasse pour ne focaliser l'attention que sur les images, etc. L'important me semble alors de bien marquer quand on réfère explicitement au texte imprimé. Mais ce qui importe surtout, c'est que la problématique qui a pu effleurer en amont reste présente, d'une façon ou de l'autre : intonations, pauses, mimiques, comparaisons des pages, passerelles tendues indépendamment de la seule dramaturgie, etc.

Une fois encore, le médiateur n'est pas un catalyseur neutre et bienveillant, un simple vecteur différent de la lecture silencieuse et solitaire. Il doit, le plus objectivement possible, souligner les dimensions subjectives d'une lecture. Et indiquer autant que faire se pourra, ce qu'il a cru comprendre des ressorts du livre. L'écart, la complémentarité ou le contre-point entre texte et images, le rythme de la mise en pages et des séquences... Si tout compte dans un album, comment faire comme si on ne le savait pas ? Claude Ponti, par exemple, ou Anthony Browne aussi, bref, les « grands » du livre de jeunesse prennent un malin plaisir à affirmer dans le texte ce qui se trouve contredit par l'image. Et inversement. Et quand un détail, plus ou moins crypté, est la clé qui ouvre à de nouvelles lectures, comment en priver l'autre ? N'oraliser que le texte imprimé quand on présente un album est un non-sens ! Si un album est fait d'un entrelacs de texte et d'image, ne démailler que le

fil du texte, c'est une manière de trahir l'album dans ce que l'on appelle son système de production narrative.

J'évoque souvent ce que j'appelle les « microclimats de lecture ». Avouons-le, c'est une véritable chance qu'il soit encore possible de produire des livres qui développent des points de vue différents sur le monde même si nombre des manières possibles d'être au monde sont curieusement absentes de la littérature de jeunesse la plus fréquente et la plus fréquentée. Je crois vraiment qu'il est vital de pouvoir rencontrer, quel que soit son âge, ce que Pierre Bergounioux nomme « la diversité des éprouvés ». Cette nécessaire variété ne relève pas d'une prétendue diversité des goûts (qui, comme chacun sait, seraient tous dans la nature !) ou d'une espèce de démocratie convenue concernant l'accès à la culture. Il me semble absolument nécessaire que des points de vue sur le monde soient défendus par des artistes parce que l'œuvre nous propose du temps, de l'espace et du sens qui, sans elle, nous feraient défaut au fil des jours.

Chacun peut ainsi roder son rapport au monde sans le risque de vivre. Cette répétition ne représente pas l'existence mais la possibilité d'en organiser l'expérience avec l'appui d'un monde repensé dans les contraintes du texte et des images.

Si une proposition littéraire accessible à la jeunesse valait pour toute une classe d'âge (par exemple) ou pour le monde entier des lecteurs, il y aurait quelques risques qu'elle caresse le lecteur dans le sens de l'ordre des choses. Pour qu'existent ces microclimats de lecture, il faut à la fois la variété dans la production et la perméabilité du tissu social à toutes les formes de propositions littéraires. Alors, parce que les facteurs qui président à la rencontre d'un livre et d'un enfant comptent parfois plus que la qualité du livre, il vaut mieux ne pas se forcer à être le médiateur d'un livre avec lequel on ne se sent pas en phase. À moins d'avoir le sentiment de bien comprendre les raisons de cet écart et de les mettre en partage avec l'Autre.